

Pierre Marlière

**Variations
sur le
libertinage**

Ovide et Sollers

L'INFINI

nrf

GALLIMARD

L'Infini

Collection dirigée
par Philippe Sollers

PIERRE MARLIÈRE

VARIATIONS
SUR LE
LIBERTINAGE

Ovide et Sollers

nrf

GALLIMARD

« Heureux libertin, qui ne fait jamais sien
que ce qu'il désire, et désire tout ce qu'il fait! »

ABBÉ DE CHAULIEU

INTRODUCTION

Prendre le parti de faire une étude sur le libertinage en ce siècle d'affairisme et de stress économique est une entreprise délicate. Non seulement parce que ce courant intellectuel a été réduit, dans l'imaginaire collectif, à une vague attitude d'inconstance amoureuse, mais surtout parce qu'il est intrinsèquement lié à un état de vigilance permanent devant le dogmatisme et l'asservissement qui prennent des formes diverses selon les époques. En ce qui concerne notre temps, il est balayé par une « scientomania » qui flirte avec la dévotion. Les avancées technologiques et cybernétiques ont plongé les esprits dans un état d'acquiescement servile au nom du *progrès*; promesse sans cesse réactivée d'un monde radieux où la moindre adversité étrangère est repoussée par la « grâce efficace » de la technique. La science est la nouvelle chapelle d'incrédulité dans laquelle les nuques se courbent dévotement.

D'un point de vue historique, le mot « libertin » apparaît dans la langue française au XVI^e siècle. Formé sur le substantif latin *libertinus* (esclave qui a reçu la liberté),

il désigne un individu qui « ne suit pas les lois de la religion, soit pour la croyance, soit pour la pratique¹ ». Au XVIII^e siècle, son sens s'élargit : est libertin celui « qui est dérégulé dans ses mœurs, dans sa conduite et s'adonne sans retenue aux plaisirs charnels² ». On l'aura compris, c'est le redoublement affaibli de ce second sens que notre société a cristallisé, oubliant volontairement de mentionner la formidable profusion intellectuelle que le libertinage a suscitée au XVIII^e siècle. Conjuguant la liberté d'esprit à celle des sens, les libertins du siècle des Lumières sont parvenus à réconcilier l'intellect avec le corps, système dans lequel le corps lui-même est devenu philosophe. Le frontispice du roman de Boyer d'Argens, *Thérèse philosophe*, en est un témoignage lumineux : « La volupté et la philosophie font le bonheur de l'homme sensé. Il embrasse la volupté par goût, il aime la philosophie par raison. »

L'étymologie latine du nom a le mérite de nous renseigner sur l'essence du libertinage. On découvre en son cœur l'idée directrice de liberté qui implique le passage d'un état à un autre, celui d'esclave à homme libre. Il y a à la racine du libertinage le principe premier d'affranchissement, un libertin serait donc avant tout un individu qui a su briser les chaînes qui l'entravaient. Le dérèglement des mœurs qu'on lui attribue de nature n'est en fait que la conséquence directe de cette double libération, autant de corps que d'esprit. Pour reprendre le mythe épicurien du *clinamen*,

1. *Le Petit Robert*, édition de 1992.

2. *Ibid.*

on pourrait comparer le libertin à cet atome libre dont la course dérivée contredit la pluie régulière et ordonnée de la matière. Comme le rappelle Sollers dans *Discours Parfait*, « la plus belle définition du mot libertin se trouve dans Littré (1872) : “En termes de fauconnerie, il se dit de l’oiseau de proie qui s’écarte et ne revient pas.” La notion d’*écart* est ici centrale : elle suppose une règle et une contradiction à cette règle¹ ». Autrement dit, l’affranchissement du libertin est intimement lié à l’écart qu’il choisit d’entreprendre. Cet affranchissement ne peut se faire sans une dérive du sujet par rapport au moule fabriqué pour lui et contre lui. C’est pourquoi le libertin est toujours dans la pratique un dissident. Il emprunte des voies de traverse et va là où les autres ne sont pas.

En étudiant le libertinage à travers les textes d’Ovide et de Sollers, nous choisissons d’embrasser ce courant littéraire en dehors des bornes académiques qui le cantonnent à l’Ancien Régime. C’est ici que nous justifions l’idée de *variations* que nous prenons pour titre. En musique, une variation est une modification que l’on fait subir à un thème, à une phrase musicale, pour les disposer sous un jour différent. Appliquée à notre étude, la notion de libertinage va ainsi être déclinée à travers les textes de deux auteurs qui se situent en dehors de son acception immédiate et historique. Le grand pont que nous dressons entre l’Antiquité romaine et notre temps pourrait paraître arbi-

1. Ph. Sollers, *Discours Parfait*, Paris, Gallimard, 2009. « Le sexe des Lumières », p. 175.

traire et artificiel par bien des aspects car les divergences entre nos deux auteurs, au-delà de leur langue d'écriture et de la forme choisie (en latin versifié pour Ovide et en prose française pour Sollers), sont nombreuses. Par exemple, l'univers élégiaque dans lequel la poésie ovidienne s'enracine n'a de commun avec l'univers romanesque de Sollers que la célébration des femmes. Dans la perspective littéraire que nous poursuivons, il serait stérile de faire le catalogue de ces divergences. Il apparaît plus intéressant de se pencher sur les notes de résonance entre les productions scripturaires de nos deux auteurs : rappelons que Sollers se présente lui-même comme un libertin dans la tradition directe des Lumières, et Ovide, même si le concept n'existait pas à son époque, a été rétroactivement désigné comme tel. L'intérêt de cette démarche vient de ce que nos deux auteurs présentent des invariants qui éclairent cette notion trouble et mal comprise qu'est le libertinage.

Bien entendu, traiter l'ensemble des miroirs du kaléidoscope libertin s'avérerait une tâche trop ambitieuse à l'échelle de ce livre. Notre entreprise se concentrera essentiellement autour de trois pôles. Il s'agira de montrer comment Ovide et Sollers font du libertin un individu en altérité directe avec son temps, autant par rapport à la société que dans son attitude avec les femmes. Puis d'atteindre les rivages philosophiques qui bordent son édifice, avant de finir sur le point nodal qui porte sur le lien étroit entre libertinage et langage.

I

LE LIBERTINAGE
DANS LE TEMPS

Le sceau de l'Histoire

Lorsque Baudelaire écrit dans *Le peintre de la vie moderne* : «Le dandysme est le dernier éclat d'héroïsme dans les décadences», il voit très bien qu'au-delà du simple effet superficiel de mode, le dandy ne surgit pas *ex nihilo*. Au contraire, il est à embrasser comme un symptôme temporel. Le dandysme ne va pas de soi, il n'existe pas intrinsèquement de tout temps et sous tous les méridiens. C'est bien plutôt une réaction nodale devant une situation historique précise, l'éclosion inattendue d'un soleil perturbateur qui brille une dernière fois au milieu des cendres de son temps. Baudelaire identifie précisément la situation propice à l'apparition du dandy. Pris en tenailles entre la montée de la démocratie et du vulgaire, d'un côté, et le raz de marée bourgeois et industriel qui nivelle et égalise tout, de l'autre, il est l'éclat caché d'une aristocratie nouvelle. On n'est pas dandy parce qu'on suit le raffinement à géométrie variable d'une mode, on est un dandy lorsqu'on ressent en soi la détresse de l'être absorbé par une époque uniformisante et

qu'on lui oppose une éthique aristocratique. Attitude qui consiste à ressentir l'intense nécessité de la hiérarchie, non pas établie sur la naissance et l'argent, mais sur la grandeur, le goût et l'élévation. À l'encontre de l'imitation et de la copie qui définissent le snob, l'aristocratie du dandy repose sur la capacité à créer des valeurs nouvelles. Et si le surgissement du dandy est d'époque, cette éthique est de tous âges¹.

Les libertins ont ceci de commun avec les dandys, quand ils ne forment pas tout simplement les mêmes personnes, qu'ils surgissent également à des moments particuliers de l'Histoire. À la manière du négatif pelliculaire, ils révèlent certaines coulisses dérobées de leur temps. Antimatière de la matière sociale, ils sont inséparables d'une situation. C'est pourquoi penser le libertinage en dehors du temps n'aurait pas plus de sens que de penser l'esprit sans le corps, même si c'est pour ensuite le nier². En effet, être libertin au xvii^e siècle ne signifie pas la même chose qu'être libertin au xviii^e siècle. La plupart des romans de Sollers posent d'ailleurs la question suivante : qu'est-ce qu'être libertin au xx^e siècle ? Baudelaire, dans le brouillon d'une préface consacrée aux *Liaisons dangereuses*, écrivait : « La Révolution a été faite par des voluptueux », nous laissant entendre par là que la chute de l'Ancien Régime ne serait pas que la

1. Contre le temps qu'il fait et le temps qui passe, Oscar Wilde écrivait : « Le dandysme est l'affirmation de la modernité absolue de la Beauté » (*Quelques maximes pour l'instruction des personnes trop instruites*).

2. C'est notamment la démarche intellectuelle qu'entreprend Descartes dans ses *Méditations métaphysiques*.

conséquence des idées libérales des Lumières, mais aussi un effet collatéral du libertinage. L'analyse baudelairienne de la Révolution française a le mérite de prendre en compte, comme facteur actif de l'Histoire, le courant libertin — ce qui n'est pas enseigné dans les manuels. Le poète nous suggère qu'il y aurait, contre toute attente, une accointance profonde entre la liberté de l'esprit et celle du corps. Nietzsche développera une idée similaire dans sa philosophie. Voyant dans l'esprit «le héraut des luttes et des joies de notre corps», il propose un modèle où la conduite des expériences physiologiques du sujet aurait une incidence directe sur l'élaboration de ses idées. Finalement, l'esprit ne ferait qu'annoncer sous forme rationnelle ce qui se serait déjà produit dans la masse irrationnelle de notre vie intérieure. La société étant souvent comparée à un corps¹, il serait réducteur de concevoir le rationalisme des Lumières sans intégrer le sensualisme singulier de l'époque dans laquelle le libertinage a joué un rôle significatif. C'est-à-dire de s'intéresser à l'esprit sans intégrer le corps.

Il ne s'agit pas pour autant de tomber dans l'excès inverse qui consisterait à enfermer le libertin dans le nœud de son temps dont il ne serait que la conséquence. Dans une telle perspective, il faudrait alors réserver le mot *libertinage* à la société de l'Ancien Régime exclusivement, ou bien postuler un libertinage différent pour chaque époque. Toutefois, des

1. L'analogie entre l'organisation d'un État et celle du corps était déjà bien vivante chez les Anciens, comme en témoigne par exemple l'apologue de Menenius Agrippa sur les membres et l'estomac.

auteurs comme Ovide et Sollers nous invitent au contraire à voir dans le libertinage une éthique du corps et de l'esprit qui repose sur un fonds commun de principes, que chaque libertin, lui-même inscrit dans un temps historique, coule dans le moule de sa propre excellence. Ces principes se concentrent autour de l'idée de liberté, qui en est le fonds matriciel. Les libertins, de toutes les époques, ont comme traits communs la dissidence et le dérèglement *raisonné* des mœurs. En ce sens, le libertinage est la réponse d'un individu au climat d'aliénation qu'il subit. On retrouve justement chez Ovide et Sollers les invariants fondamentaux du libertinage. Écart intellectuel devant la règle et écart physique dans les mœurs; liberté double où les femmes et la volupté occupent une place centrale.

Ovide et la Rome d'Auguste

La poésie ovidienne, en interrogeant son époque et l'histoire de Rome, présente ainsi une forme de dissidence¹ par rapport à la politique augustéenne. Il est important de clarifier certains points afin d'éviter les raccourcis, les abus ou les contresens. On cherchera vainement en Ovide un adversaire politique violent qui aurait tenté par ses piques lancées au Prince d'encourager sa chute ou d'entretenir un

1. Bien que nous traiterons les écarts du poète dans ses *Amores* et son *Ars amatoria*, il convient de mentionner ici l'ouvrage de référence écrit par J.-P. Néraudeau sur les dissidences d'Ovide dans le livre XV des *Métamorphoses*. *Ovide ou les dissidences du poète*, Paris, éd. Hystrix - les Interuniversitaires, 1989.

climat d'hostilité envers le pouvoir. Le ton convoqué par Ovide dans son *Art d'aimer* et ses *Amores* n'est pas celui d'un tribun séditieux ou d'un accusateur fielleux, mais bien plutôt celui d'un joueur, plein de malice¹, qui prend un réel plaisir verbal à révéler le risible d'une idéologie à rebours d'une époque qui lui échappe totalement. C'est dans cet intervalle que se déploie le libertinage du poète. Du reste, il n'y a pas chez Ovide de nostalgie affichée, ni de complaisance rhétorique à se lamenter sur la corruption de l'Histoire : jeu auquel se prêtaient volontiers les moralistes². Il ironise d'ailleurs cette attitude, avec une sournoiserie très voltairienne : « Nous louons les gens d'autrefois, mais nous vivons comme ceux d'aujourd'hui³. » Ovide aime sa ville et son époque telles qu'elles sont, c'est-à-dire tout entières consacrées au raffinement amoureux, au luxe et aux arts, et il ne s'en cache pas : « Que d'autres, dit-il, regrettent l'antiquité ; moi, je me félicite d'être né dans ce siècle. C'est celui qui convient à mes goûts⁴. »

Après les déchirements des guerres civiles successives qu'a connus Rome depuis Marius et Scylla, Octave, vain-

1. Voir E. de Saint-Denis, « Le malicieux Ovide », in *Ovidiana*, éd. Herescu N. I., Les Belles Lettres, 1958.

2. Comme Caton l'Ancien ou encore Cicéron et son célèbre : « *O tempora! O mores!* »

3. Ovide, *Les Fastes*, texte latin, trad. R. Schilling, Les Belles Lettres, 1992, livre I, v. 225.

4. Ovide, l'*Art d'aimer*, texte latin, trad., introd. H. Bornecque, Les Belles Lettres, 2011, livre III, v. 121. (Pour les autres extraits de l'*Art d'aimer* qui suivront, je m'appuierai sur la traduction d'H. Bornecque, légèrement modifiée par mes soins lorsque cela m'est apparu nécessaire.)

queur d'Antoine à Actium, incarne, avec la mise en place du principat, le restaurateur de la paix civile. Rome devient alors un vaste chantier, aussi bien politique et moral que monumental : face matérielle et immatérielle d'une même idéologie. Auguste se veut l'intercesseur d'un nouvel Âge d'or, fondé sur la restauration des valeurs fondamentales et structurales de l'ancienne Rome. À cet égard, le chant sacré composé par Horace en l'honneur des *ludi saeculares* (jeux séculaires) offerts par Auguste¹ en 17 avant J.-C. expose très clairement les piliers fondateurs de sa politique réformatrice, ou plutôt restauratrice :

*Jam Fides et Pax et Honos Pudorque
Priscus et neglecta redire Virtus
audet adparetque beata pleno
Copia cornu.*

Déjà la Foi, la Paix, l'Honneur, l'antique Pudeur et la Vertu négligée osent revenir ; et l'on voit apparaître la bienheureuse Abondance avec sa corne pleine².

Ici, par le recours à la majuscule, le poète, en plus de personnifier les valeurs cardinales romaines (*Fides, Pax, Honos, Pudor, Virtus*), leur confère un statut quasi divin. Il les fait passer du rang de notion générale à celui de valeur unique.

1. Fête romaine célébrée à l'ouverture de chaque centenaire, le 21 avril, jour anniversaire de la fondation de Rome. En 17 avant J.-C. Auguste restaure cette fête dans un souci d'exaltation du nouveau siècle d'or qui s'ouvre avec lui. Les jeux séculaires n'avaient pas été commémorés depuis -149.

2. Horace, *Odes et Épodes*, Les Belles Lettres, texte établi et traduit par F. Villeneuve, 1970, *Carmen saeculare*, v. 57-61.